

## Nos promenades dominicales

Tous les dimanches d'été nous empruntons le même itinéraire. Nous quittons la maison vers 4 heures après que mon père eut fait sa sieste.

Maman soignait tout particulièrement sa toilette. Elle mettait une de ces jolies robes d'autrefois qui, s'évasant vers le bas, lui faisait la taille fine. Un haut col baleiné soutenait sa tête coiffée d'un grand chapeau fleuri. Elle se parait de ses bijoux : son sautoir en or à double rang où la montre était accrochée, ses boucles d'oreilles de diamant, ses bracelets et ses bagues. Elle se passait de la crème Simon sur le visage et sentait délicieusement bon.

Moi aussi on me mettait belle : robe de mousseline, ceinture de moire et, sur la tête, une charlotte en broderie anglaise ornée de choux de ruban. Mon frère avait un joli costume bleu marine avec un grand col blanc brodé et des parements de manches assortis. Il l'appelait son "costume de marquis"...

Dans nos atours de dimanche, nous montions le boulevard à pas lents. Maman s'abritait sous son ombrelle à volants comme toutes les élégantes de l'époque. Mon père, coiffé d'un canotier, tapotait le gravier du bout de sa canne à pommeau d'argent.

Arrivés au jardin d'Allard, nous nous asseyions sur un banc près de la grille afin de voir les gens passer sur la route. Ce n'était pas très drôle pour moi de rester assise des heures entières sans bouger à côté de mes parents. Si j'avais le bonheur de rencontrer une compagne d'école, nous allions nous dégourdir les jambes autour du bassin ou autour du kiosque à musique les jours de concert.

L'Harmonie montbrisonnaise nous régalaient souvent des airs de son répertoire. Il y avait foule ce jour-là au jardin d'Allard pour l'entendre. Les gens chics avaient l'habitude de louer des chaises au jardinier pour se mettre le plus près possible du terre-plein sur lequel jouaient les musiciens. C'était à cette occasion un déploiement d'élégances. Les petits enfants s'approchaient encore plus près et écoutaient de toutes leurs oreilles. Le programme débutait invariablement par une marche et se terminait par une valse. Vers le milieu du concert une fillette apportait une gerbe de fleurs au chef de l'Harmonie, M. Frot, et tout le monde applaudissait.

Le concert terminé, la Société défilait en musique derrière sa bannière constellée de médailles. Mon père, qui en avait fait partie dans sa jeunesse, prenait plaisir à nous nommer les concours dans lesquels ces récompenses avaient été gagnées, notamment certain concours de Genève dont il avait conservé un souvenir inoubliable.

Après avoir profité longuement de notre banc, nous prenions le chemin du retour. Nous empruntons cette fois la Tupinerie, puis la rue Saint-Jean, enfin la rue de Lyon alors bordée de grands marronniers qui, au mois de mai, semblaient porter de petits cierges sur leurs branches pour célébrer la fête du printemps.

Le but de notre promenade était la gare P.L.M. Nous prenions placé sur un banc dans la salle des pas perdus et regardions le trafic des voyageurs. Il y en avait toujours. Nous attendions un train, deux trains, trois trains parfois. Pour nous faire prendre patience, nos parents nous permettaient de tirer un chocolat Menier au distributeur automatique ou d'acheter des bonbons à la recette buraliste tenue à l'intérieur de la gare par les demoiselles Thiers... Plus rarement, nous allions jusqu'à la buvette du quai et aidions Mlle Leyme (une

amie de ma mère) à remplir de sandwiches et de croissants les jolies corbeilles qu'elle déposait sur la tablette extérieure au passage des trains. Il y avait à ces moments-là beaucoup d'animation autour de la buvette car les voyageurs étaient tout heureux de profiter de l'arrêt du train pour se détendre et se sustenter.

Il fallait enfin se décider à redescendre l'Avenue. Nous étions tout aussi fatigués que si nous avions parcouru des kilomètres au soleil... En arrivant à la maison, je n'avais même pas la force de quitter ma belle robe et de déboutonner mes bottines... Ah ! on s'était bien promené !... Et l'on recommencerait les dimanches suivants.

En hiver, on nous menait quelquefois au musée. Je me rappelle avoir été très impressionnée par la vue du maçon momifié dans sa cage de verre. On nous disait qu'il s'était tué eh tombant du toit lors de la construction de l'hôtel d'Allard vers les années 1812... Mais alors pourquoi ne l'avoir pas enterré comme tout le monde ! Le pauvre homme n'en demandait pas tant, et sa présence rendait encore plus lugubre un lieu qui, par lui-même, n'était pas très gai...

Il y avait pourtant des choses intéressantes à voir, notamment la collection d'oiseaux-mouches, une pure merveille. Certains n'étaient pas plus gros que le chaton d'une bague et scintillaient comme des pierres précieuses... On nous racontait comment ce bon M. d'Allard, qui n'y connaissait pas grand-chose en histoire naturelle, s'était fait gruger par un Suédois qui, en échange des pièces les plus rares de sa collection, lui avait donné une baleine... en carton ! Pendue au plafond, elle remplissait toute une salle.

Certains dimanches où, en raison de la pluie ou de la neige, il nous était impossible de mettre le nez dehors, nous tâchions de nous distraire à la maison.

On recevait des amis, on goûtait ensemble, les hommes jouaient à la manille, les dames papotaient, les enfants débattaient leurs jouets (nous étions très gâtés de ce côté-là). On installait la lanterne magique sur la table de la salle à manger et on projetait des vues sur un écran.

On mettait en marche le phonographe, car nous en avons un : un antique phonographe à cylindres de deux diamètres différents, les petits s'emboîtant dans les grands. Il en sortait des airs de valse : *Fiançailles* de Waldteufel, *Blanche de Castille*, *les Violettes* et des marches militaires telles que "Sambre et Meuse"... Tout le monde restait bouche bée autour du pavillon. Ce phono, datant des toutes premières années du siècle, était pour moi la huitième merveille de la terre.

**Marguerite Fournier-Néel** (extrait de *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984)